

Dictée du 12 mars : lettre de Françoise Sagan

*Françoise Sagan (21 juin 1935 – 24 septembre 2004), rendue célèbre à 18 ans à peine pour **Bonjour tristesse**, surnommée « le charmant petit monstre », et dépeignant la jeunesse bourgeoise et désabusée, était aussi désillusionnée que son œuvre. Ce ton unique, qui fit sa célébrité dans le monde entier, innerve cette lettre d'adieu à un amant inconnu, où elle évoque leur passé et le vain héritage qu'elle lui laissera.*

“Puisque nous ne nous aimons plus, puisque tu ne m'aimes plus en tout cas, je dois prendre des dispositions pour les **funérailles** de notre amour. Après cette longue nuit, **chuchotante** et étincelante, et sombre que fut notre amour, arrive enfin le jour de ta liberté. C'est alors que moi, restant seule propriétaire de cet amour sans raison, sans but et sans conséquence, comme tout amour digne de ce nom, moi propriétaire **cupide**, hélas, qui **avais** placé cet amour en viager — le croyant éternel puisque te croyant amoureux —, c'est alors que je décide, n'étant saine ni de corps ni d'esprit, et fière de ne pas l'être, je te lègue :

Le café où nous nous sommes rencontrés. Il y avait Richard avec moi et Jean avec toi, ou le contraire. Au coin de la rue d'Assas et de la rue de Seine, nous nous sommes **vus**, évalués et **plu**.(*) Tu m'as dit : « Je vous connais sans vous connaître. Pourquoi riez-vous ? » Et je te répondis que je riais de cette phrase idiote. Après, tu m'as regardé, l'air penché ; et mystérieux, croyais-tu. Que vous êtes bêtes, vous, les hommes, et attendrissants à force ! [...] Ils sont partis, Richard et Jean, nous laissant là. Tu as pris ma main ou j'ai pris la tienne. Je ne sais pas la suite. L'amour, c'est tellement ordinaire. Je passe sur la nuit. [...]

Passons. Il faut passer ; j'ai tant de choses à te léguer. La première maison, ce n'était rien. Nous n'habitions nulle part, nous habitons la nuit. A force d'amour, de cris et d'insomnies, nous devenions **phosphorescents** de corps, **exsangues**. Je devenais femme **vestale**. Des cigarettes abandonnées brûlaient doucement, comme moi, dans la nuit, sans s'éteindre. Tiens, je te **lègue** ça : un de ces mégots si long(s), si écrasé(s), si significatif(s). Te voilà bien **loti** : un café triste et un mégot. Je cherche des traces et je trouve des symboles. Je te hais. Comme toi, à l'époque, par moments, tu me **haïssais**. [...] Jaloux, oui, tu l'étais. Je te donne les lettres que tu as **lues** en douce, que tu n'as pas voulu détruire, par orgueil, par virilité, par bêtise. Et moi, qui savais que tu savais, je n'osais plus, non plus, les jeter. Il y a un instant de l'amour, inévitable, où le pur instinct le plus pur devient mélodramatique ; et nous étions si convenables... Convenables, quel **blasphème** ! Convenables, que dis-je. Je n'en peux plus de tous tes airs d'homme. J'aimais l'enfant en toi, et le mâle et le vieillard possible. Pas cette figurine. [...] Et puis l'imaginaire. Tu te rappelles ce dessin que nous avons **tracé** ensemble, un soir triste, sur un double papier et sans nous consulter ? C'était le même. Oh oui, je te le jure, nous nous sommes **aimés** (*). Deux lits de fer sur une plage. Deux têtes, l'une couleur de paille, l'autre, de fer. Deux corps au-dessus de la mer interdite léchant les pieds du lit. Tu avais acheté un pick-up. J'ignore quel disque tu y mettais. Moi, mon seul air, mon grand air, c'était ta voix, ta voix disant, « je t'aime ». Toi, tu avais dû prévoir du Mozart. Les hommes stylisent volontiers tandis que leurs femmes hurlent silencieusement à la lune. A ce sujet, tu avais oublié le soleil sur ton dessin ; jaune poussif, jaune poussin, jaune possédé, il éclairait le mien de ses rayons trop crus.

Tant que j'y suis, je te lègue ces mots embrouillés, confus, mortels, grâce auxquels tu m'expliquais tes absences. Je te lègue les « Rendez-vous d'affaires, démarches indispensables, contretemps fâcheux ». Ah, si tu savais, si tu avais su à quel point ces contretemps s'appelaient « contre amour », et ces démarches « férocité(s) ». Je te lègue aussi les « Tu ne t'es pas ennuyée (*) ? », les « Je suis désolé » qui suivaient ces contretemps. Oui, je m'étais **ennuyée**, non, j'étais plus que **désolée**. Je **feignais** de dormir. Je te lègue les draps où tu te réfugiais si soucieux, toi si bohème, de ne pas les secouer. Tu dormais. J'attendais que tu dormes pour ouvrir mes paupières.

Et puis, mon amour, je crois qu'il me reste à te léguer ces mots si lourds d'électricité. Tu me disais « Tu ne dors pas, tu veilles, tu ne peux pas rêver. Le sommeil est un miel qu'on ne peut refuser. Tout cela n'est qu'un rôle. Je veux te voir dormir. » Tu avais raison, tu étais raisonnable, moi pas. Mais qui a raison, là, dans ce domaine ? Je te laisse la raison, la justification, la morale, la fin de notre histoire,

son explication. Pour moi, il n'y en a pas, il n'y a jamais eu d'explication au fait terrifiant que je t'aime. Ni, non plus, pas du tout, mais pas du tout à ce que cela prenne fin. Et nous y sommes...

Ah, j'oubliais les coquillages. Tu te souviens de ces coquillages ? Parce que tu m'en voulais ; de quoi ? De cette plaie ouverte qui était notre passion, comme je t'en voulais moi-même. Nous nous étions jetés alors sur ces coquillages lugubres dont nous avons couvert nos oreilles pour ne plus nous entendre, pour ne plus entendre, en fait, le ressac de la mer, le ressac de l'amour et nos voix trop haut perchées tentant de surmonter le vent. Ces coquillages, donc, sont restés là, sur place, ou rejetés par nos mains puissantes et périssables lorsque nous avons admis ensemble, à force de nous voir devenus aveugles, sourds-muets et tristes, qu'ils étaient ridicules. Je te lègue ces coquillages. Ils sont sur la plage, ils t'attendent. C'est un beau cadeau que je te fais là. J'irai bien moi-même sur cette plage où il plut tant, où nous nous plûmes si peu, où rien n'allait plus.

Je ne te lègue plus rien. Tu le sais, il n'y a rien d'autre à léguer, rien de compréhensible, rien d'humain ; surtout rien d'humain, parce que moi, je t'aime encore, mais cela, je ne te le lègue pas. Je te le promets : je ne veux pas te revoir." (...)

(*) : rappel accord du participe passé dans la voix pronominale.

VOCABULAIRE :

- **Les funérailles** : nom féminin pluriel uniquement (cf. fiche)
- **chuchotant** du verbe chuchoter = murmurer, susurrer
- susurrant, marmonnant, murmurant : **Il n'y a pas, en français, deux synonymes exacts. (#de niveau de langage, de degré, de nuance, de valeur)**

Antonyme : discordant, hurlant, criard.

- **Cupide** : Du latin cupidus, de cupere (« désirer »)
.) Qui désire ardemment.
- Relevé, courageux, et cupide d'honneur - (Peu usité en ce sens)
..) Qui a de la cupidité, avide d'argent. Un administrateur cupide. Une cupide ardeur.

Cupidon vient du latin classique, Cupido, inis désignant « le Dieu de l'amour »

Cupide et par extension le nom commun **cupidité**, viennent tous les deux du latin classique cupidus signifiant « désireux de, avide de » et sont, comme Cupidon, de la même famille que cupere « désirer ».

- **La vestale** Une vestale (en latin virgo vestalis) est une prêtresse de la Rome antique dédiée à Vesta, divinité italique dont le culte est probablement originaire de Lavinium et qui fut ensuite assimilée à la déesse grecque Hestia. Le nombre des vestales en exercice a varié de quatre à sept. Choisies entre six et dix ans, elles accomplissaient un sacerdoce de trente ans durant lequel elles veillaient sur le foyer public du temple de Vesta situé dans le Forum romain. Durant leur sacerdoce, elles étaient vouées à la chasteté, symbole de la pureté du feu.
Aujourd'hui, le mot a perdu toute acception religieuse et désigne une gardienne au sens figuré.

- **Exsangue** : latin " exsanguis", qui n'a pas de sang)
Qui a perdu beaucoup de sang.
Qui est d'une très grande pâleur ; livide : des lèvres exsangues.
Qui est dépourvu de vie, de vigueur, de force : l'économie est exsangue après ce conflit.
Synonymes : anémique, épuisé, blafard, cadavérique, cireux, délavé, faible, fatigué, hâve, livide, pâle, pâlot, plombé.
- Le verbe **léguer**, je **lègue**, **un legs**.
- verbe **haïr**, je **haïs***, je **haïssais**, nous **haïssons**, la **haine**.
[La forme « **hais**, **hait** » seulement je, tu, il au présent de l'indic.]
- **je feignais** : verbe feindre ; verbe en [..indre] qui - comme les verbes en [.soudre] perdent le [d] au cours de la conjugaison
ex : je **couds**, je **résous** ; je **crains**, je **prends**

L'auteur : Françoise SAGAN (1935-2004)

Françoise Quoirez naît le 21 juin 1935 à Cajarc, dans le Lot, où vit sa famille maternelle, les Laubard, propriétaires terriens. Sa mère, Marie (1903-1989), est l'épouse de Pierre Quoirez (1900-1978), issu d'une famille d'industriels du Nord de la France. Ingénieur IDN (École centrale de Lille, promotion 1921), il dirige la société des fours Rousseau, à Argenteuil.

Françoise est la quatrième enfant du couple. Sa sœur Suzanne est née le 6 janvier 1924, son frère Jacques le 20 août 1927. Un autre frère, Maurice, est mort en bas âge. Après la perte de cet enfant, la naissance d'une petite fille apparaît aux Quoirez comme un cadeau du ciel. Ils passent à Françoise tous ses caprices : « Elle était une enfant pourrie-gâtée, dit sa sœur à la journaliste Marie-Dominique Lelièvre. Toute sa vie, elle a joué d'une totale impunité. » « Adulte, gâtée par le succès, elle restera un Petit Poucet androgyne, qui sème des trous de cigarettes partout sur son passage ». Françoise Sagan passe son enfance dans le Lot et durant la guerre, alors que son père dirige une usine, elle habite dans le Dauphiné. Françoise Sagan va rester marquée toute sa vie par un film d'actualité sur les camps de la mort qu'elle voit quand elle a dix ans, en 1945, au cinéma Éden de Saint-Marcellin.

"Mes parents étaient vaguement antisémites avant la guerre, dit-elle, puis, pendant la guerre ils ont caché des Juifs. C'était normal puisque c'était épouvantable. Après, ils sont redevenus vaguement antisémites, alors que, pendant la guerre, ils ont failli tous nous faire tuer, les enfants et eux-mêmes, pour cacher des gens qu'ils estimaient"

La situation sociale et financière de sa famille lui permet de fréquenter les meilleurs établissements publics ou privés durant sa scolarité. Elle est régulièrement renvoyée :

"J'étais assez infernale. Finalement, j'ai été mise à la porte. J'avais pendu un buste de Molière par le cou, avec une ficelle, à une porte, parce que nous avions eu un cours particulièrement ennuyeux sur lui. Et puis, jouant au ballon, j'ai flanqué une gifle à quelqu'un, je ne sais plus"

Françoise ne s'intéresse que de loin aux études ; cependant, elle se découvre une première passion pour la lecture : Cependant, elle lit énormément : *Les Nourritures terrestres* de Gide à 13 ans, *L'Homme révolté* de Camus à 14 ans, *Les Illuminations* de Rimbaud à 16 ans, *Musset, Rousseau, Le Sabbat* de Maurice Sachs, tout Cocteau, *les poèmes* de Shakespeare, Proust, Benjamin Constant, Nietzsche, Faulkner, Colette, Prévert, Stendhal, la Série noire, Flaubert, Hemingway, Fitzgerald, un peu Malraux, et Sartre, avec qui elle deviendra amie plus tard.

Supervisée par Julia Lafon, la gouvernante de la famille Sagan à partir de 1931, Françoise Sagan se lie avec Bernard Franck et Florence Malraux – fille d'André Malraux ; elle entretiendra avec eux une amitié sans faille. Sa maigre implication dans ses études est telle qu'elle n'obtient son baccalauréat qu'à la deuxième tentative.

Françoise Sagan déménage à Paris pour s'inscrire à la Sorbonne. Son frère Jacques lui fait découvrir les salles de jazz de Saint-Germain-des-Prés et les soirées nocturnes. Elle y rencontre la jeune bourgeoisie française, découvrant par la même occasion les boîtes de nuit et l'alcool. À 18 ans, au cours de sa première année de faculté, sur les tables du café Le Cujas, elle commence à écrire *Bonjour tristesse*, son premier livre, dont elle emprunte le titre à un vers d'Éluard. Le roman commence par la phrase : « Sur ce sentiment inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. » Françoise échoue à son examen de propédeutique. Elle finit son livre durant l'été 1953, dans l'appartement familial de Paris. Son amie Florence Malraux soumet le manuscrit à sa mère, qui le parcourt distraitement, le transmet sans enthousiasme à François Nourissier, jeune écrivain, alors secrétaire général chez Denoël, qui ne le lit pas.

Le manuscrit de *Bonjour Tristesse* est envoyé à plusieurs éditeurs, mais c'est François Le Gris qui le lit et le fait éditer par la maison Julliard. La jeune femme adopte le nom de plume de **Françoise Sagan** en s'inspirant du personnage Hélié de Talleyrand Périgord, le prince de Sagan créé par Marcel Proust. Cette histoire racontée par une jeune fille dépourvue de sentiments moraux, en phase avec l'époque, séduit les existentialistes, la critique et le public. Il est aussi à l'origine de la création du personnage de Sagan dont celle-ci ne pourra jamais se débarrasser, le « *charmant petit monstre* » selon la formule de Mauriac, qui participe incontestablement de sa légende littéraire.

Ce premier succès lui ouvre les portes du monde de l'édition et lui permet d'entrer dans les bonnes grâces d'Hélène Gordon-Lazareff, alors directrice du magazine *Elle*. Toujours en 1954, cette dernière lui demande d'écrire quelques articles sur l'Italie. Ce voyage permet à Françoise Sagan de découvrir un nouveau pays ; elle écrit toute une série d'articles sur les villes italiennes, chacun d'eux commençant par son classique « Bonjour » : « Bonjour Capri », « Bonjour Venise », etc.

Elle se lie d'amitié avec de grands noms : Julien Green, Michel Déon, Pierre Lazareff, Florence Malraux... Ses amis proches qu'elle gardera toute sa vie, Bernard Frank et Florence Malraux, ont le même âge qu'elle, les mêmes origines bourgeoises et le même amour des livres, à cette différence près qu'ils sont juifs, explique Tristan Savin. Il ajoute : « La lucidité, face aux horreurs du monde, aux mensonges des adultes, les rapproche tous les trois. » En 1955, elle part pour New York faire la promotion de son livre. Elle rencontre alors l'éditeur Guy Schoeller (qui deviendra quelques années plus tard son mari). Elle devient l'amie intime du danseur Jacques Chazot.

Son deuxième roman *Un certain sourire*, dédié à Florence Malraux, paraît en 1956. C'est à nouveau un succès. Happée par le succès et l'argent, Sagan se laisse prendre dans les rets du jeu, notamment à Monte-Carlo. Elle gagne beaucoup d'argent. Elle suit le conseil de son père : « À ton âge, c'est dangereux. Dépense-les ! ». Ce seront les casinos (son gain de 8 000 000 francs dans la nuit du 8 août 1958 à Deauville lui permet d'acheter le manoir du Breuil à Équemauville près de Honfleur), les boîtes de nuit (à Saint-Tropez, Chez Castel, chez Régine), les voitures de sport (Jaguar XK et Type E, Aston Martin DB, Ferrari 330...), qu'elle conduit à vive allure dans Paris la nuit avec son frère Jacques Quoirez, son complice, ce que la presse appellera le « monde saganesque »
Le public la confond avec ses personnages et elle devient rapidement, malgré elle, le symbole d'une génération aisée, insouciant et désinvolte, sexuellement libérée, un James Dean au féminin. Éternelle adolescente, elle incarne un mode de vie et même une mode pour les jeunes gens avec ses jeans, ses marinières à rayures, ses espadrilles sans chaussettes. Françoise Sagan a tout, dans ces années de prospérité de l'immédiat après-guerre, du phénomène de société.

La « Mademoiselle Chanel de la littérature »

Le 14 avril 1957, au volant de son Aston Martin, en compagnie de Bernard Frank, elle est victime d'un grave accident sur la route de Corbeil près de Paris, qui la laissera entre la vie et la mort durant quelques jours. Elle souffre de multiples fractures du crâne, du thorax et du bassin. Pour atténuer la douleur, et durant trois mois, on lui administre du Palfium 875, un dérivé morphinique. Ses passagers quant à eux s'en tireront avec de légères blessures. À sa sortie de l'hôpital, elle entame une cure de désintoxication dont elle tient le journal. Dans *Toxique*, illustré par des dessins de Bernard Buffet, elle s'observe, elle s'analyse : « il y avait longtemps que je n'avais pas vécu avec moi-même » et elle s'aperçoit qu'elle ne s'aime pas. Désormais, comme la passion de l'écriture et l'addiction à la drogue, « *l'horreur de la solitude est l'un des fils rouges de son existence* ».

Cette première cure de désintoxication sera un échec, elle se mettra à boire, ce qui lui provoque une polynévrite qui la fait atrocement souffrir. Désormais la jeune femme libre est devenue dépendante des médicaments, de l'alcool et des drogues, comme elle le confirme elle-même : « *La seule chose que je trouve convenable - si on veut échapper à la vie de manière un peu intelligente - c'est l'opium* ».

En 1958, elle épouse l'éditeur Guy Schoeller, plus âgé qu'elle de vingt ans, qui la protège depuis de nombreuses années comme un père. Elle en divorce en 1960, pour se marier, deux ans plus tard, avec un mannequin américain Robert Westhoff (1930-1990)⁵³, dont elle a un fils, Denis Westhoff, en 1962 : « *Quand on me l'a mis dans mes bras, j'ai eu une impression d'extravagante euphorie [...] je sais ce que c'est d'être un arbre avec une nouvelle branche : c'est d'avoir un enfant* ». Le couple divorce rapidement mais poursuit la vie commune avant de se séparer en 1972.

Si Françoise Sagan montrait son amour du jeu et sa passion des belles voitures, elle n'avouait pas sa bisexualité et pourtant les histoires d'amour qui comptent dans sa vie sont féminines. Son grand amour est la styliste Peggy Roche, ancienne journaliste de mode (et ex-épouse de l'acteur Claude Brasseur) qui, jusqu'à sa mort en 1991, fut sa fidèle compagne.

Sagan a vécu entourée d'un petit cercle d'intimes dont Bernard Frank, qui avait sa chambre chez elle et qui la surnommait la « Mademoiselle Chanel de la littérature », Florence Malraux, Jacques Chazot, Juliette Gréco, Charlotte Aillaud et Massimo Gargia. Elle gagne beaucoup d'argent et se montre très généreuse. Ses livres lui rapportent beaucoup d'argent mais cet argent lui brûle les doigts : elle le distribue, comme ses vêtements, ses bijoux et même ses manuscrits dont pas un seul ne parviendra à son fils Denis.

Restant volontiers à l'écart des batailles littéraires, Françoise Sagan écrit une vingtaine de romans : 30 millions de livres vendus en France, de nombreuses traductions (en 15 langues). Ses thèmes favoris : la vie facile, les voitures rapides, les villas bourgeoises, le soleil, un mélange de cynisme, de sensualité, d'indifférence et d'oisiveté. Le besoin d'écrire la taraude :

« *Écrire est la seule vérification que j'ai de moi-même... J'ai toujours l'impression d'aller à un échec relatif. C'est à la fois fichu et gagné. Désespérant et excitant.* »

Elle publie régulièrement, connaît chaque fois de grands succès de librairie malgré la critique agacée par « l'incontournable désinvolture » de sa « petite musique » : *La Chamade* (1965), *Un peu de soleil dans l'eau froide* (1969), *Des bleus à l'âme* (1972).

Si sa préférence va au roman, le théâtre tient une place importante dans son œuvre mais le succès ne sera pas toujours au rendez-vous. Ses pièces seront représentées avec des fortunes diverses : sa première pièce, *Un château en Suède*, créée par André Barsacq au théâtre de l'Atelier, interprétée par Philippe Noiret et Claude Rich, connaît un très grand succès et reçoit le prix du Brigadier 1960. La deuxième, *Les Violons parfois* est un échec retentissant mais *La Robe mauve de Valentine* écrite pour Danielle Darrieux retrouve les faveurs du public. Elle met elle-même en scène Juliette Gréco, Jean-Louis Trintignant et Daniel Gélin dans *Bonheur, impair et passe* ; la pièce éreintée par la critique est un demi-échec. Elle adapte *Doux oiseaux de la jeunesse* de Tennessee Williams, monté par André Barsacq au théâtre de l'Atelier avec Edwige Feuillère et Bernard Fresson. Le résultat est en demi-teinte. Elle commentera avec humour : « *Généralement, je faisais un succès, un flop, un succès, un flop* ».

Son œuvre comprend également des nouvelles (dont *Des yeux de soie* publié en 1975, recueil de dix-neuf récits légers et graves, doux et cruels sur le thème cher à Sagan de la rupture), des scénarios, des biographies, des fragments d'autobiographie (*Avec mon meilleur souvenir*) et même des chansons pour Juliette Gréco (*Sans vous aimer*).

Engagements politiques

L'Express l'envoie, en 1960, en reportage à Cuba alors qu'elle n'a que 25 ans. Elle en rapporte un reportage qui annonce les futures dérives autoritaires du nouveau régime castriste.

En 1961, en pleine guerre d'Algérie, elle signe la Déclaration sur les droits à l'insoumission dans la guerre d'Algérie, qui approuve l'insoumission des appelés en Algérie (ce texte est connu également sous le nom abrégé de *Manifeste des 121* - également signé par M Duras). En représailles, l'OAS plastique le domicile de ses parents le 23 août 1961, mais l'explosion ne fera que des dégâts matériels. Bien des années plus tard, en décembre 2001, elle adressera au rédacteur en chef de Libération un fax par lequel elle rappellera qu'elle et Bernard Frank ont signé le Manifeste des 121 et elle conclura son texte par cette formule : « *Ma réputation de futilité étant bien assise, je vous serais reconnaissante d'en citer à l'occasion les exceptions* ».

En mai 1968, elle arrive en plein meeting étudiant au théâtre de l'Odéon où on l'interpelle : « *La camarade Sagan est venue dans sa Ferrari pour encourager la révolution ?* » - « *Faux, rétorque-t-elle. C'est une Maserati !* »

En avril 1971 elle signe le Manifeste des 343, plus connu sous le nom de Manifeste des 343 salopes. Elle fait don de ses droits polonais à Solidarność.

« *Je ne suis inscrite à aucun parti politique, mais je suis engagée à gauche. Je déteste tuer, s'il y avait une guerre, je m'en irais. Où ? Je ne sais pas... Mais s'il y avait une invasion fasciste, je me battrais. Contre une cause indigne, je me battrais.* »

Une fin désargentée et désenchantée

Françoise Sagan et François Mitterrand ont fait connaissance dans un aéroport de province et ont pris l'avion ensemble. Ils se lient d'amitié et une grande complicité naît entre eux dont Laure Adler, conseillère culturelle de l'Élysée, sera le témoin. Le président aime les écrivains et l'invitera dans ses voyages présidentiels. En octobre 1985, invitée par François Mitterrand en voyage officiel à Bogota, elle y fait, officiellement, un accident respiratoire. Tombée dans le coma, elle est rapatriée d'urgence. Le protocole indiquera que « fatiguée par le voyage, Madame Sagan a été victime du mal de l'altitude ». Quelques décennies plus tard, la presse affirmera qu'elle aurait pu alors être victime d'une « overdose de cocaïne »

. En mars 1988, Sagan est inculpée pour « usage et transport de stupéfiants » pour 250 grammes d'héroïne et 250 grammes de cocaïne. L'année précédente, toutefois, elle avait publié *Un sang d'aquarelle*, qui avait désarmé une partie de la critique et que Jérôme Garcin, dans son émission littéraire la Boîte aux lettres, avait qualifié de « grand et beau roman qui est balayé par le cyclone de la guerre et qui est habité par des personnages puissants ».

Après la mort de son frère Jacques, en 1989, qui l'affecte beaucoup, la disparition prématurée, en septembre 1991, de Peggy Roche qui apportait de la stabilité dans sa vie est un choc pour Françoise Sagan. Pendant quinze ans, Peggy Roche avait veillé sur elle, l'avait protégée et soutenue, avait éduqué son fils Denis Westhoff. En quelques années, elle perdra également ses parents, Jacques Chazot, Robert Westhoff : son socle affectif, en somme.

Malgré la fidélité de ses amis dont Juliette Gréco et son mari, le compositeur Frédéric Botton, la tristesse l'envahit. Ses ennuis de santé ne lui laissent aucun répit et, si ses lecteurs la suivent, la

critique l'exécute à nouveau, comme Angelo Rinaldi dans son article de L'Express du 25 août 1994, à propos de la parution d' *Un chagrin de passage* :

« Le succès commercial de Madame Sagan est à ce point automatique désormais que la critique en vient à ne plus examiner ce qu'elle publie. Elle jouit d'une rente de situation. On dirait que le personnage malin et subtil qu'elle présente à travers ses interviews dispense à jamais de prendre connaissance de ses écrits. Il est entendu qu'elle bâcle — elle-même en convient. Et, c'est universellement admis, si elle voulait vraiment, quelles merveilles ne renouvellerait-elle pas ! Le dernier livre est-il exécration ? Attendons le suivant. Et ainsi passent les années. Cependant, un jour on se décide à y regarder de près. Un jour, on se souvient qu'en littérature comme en amour ce sont les actes, les preuves qui comptent, et non les virtualités... »

Elle défraie la chronique mondaine et la chronique judiciaire avec les affaires de drogues en 1995 et de fraude fiscale dans l'affaire Elf en 2002. En 1991, la facture de la rénovation de sa maison, quatre millions de francs, est réglée par André Guelfi. Françoise Sagan n'ayant jamais déclaré cette somme au fisc, elle est condamnée, en février 2002, à un an d'emprisonnement avec sursis pour fraude fiscale et doit acquitter, avec d'importantes pénalités, l'impôt sur les revenus dissimulés grâce à ces travaux de rénovation. Elle est ruinée par sa condamnation dans l'affaire Elf et doit quitter son appartement de la rue de l'Université pour un plus petit, d'abord quai d'Orsay, puis 73 rue de Lille.

Démunie, privée de chéquier, elle est recueillie par son amie et dernière compagne, Ingrid Mechoulam, qui, dans sa maison parisienne, la soigne et la soutient pendant ses douze dernières années. Elle cesse d'écrire après son roman *Le Miroir égaré* publié en 1996. Guillaume Durand la rencontre avenue Foch pour un livre d'entretiens.

Ingrid Mechoulam, épouse d'un millionnaire, rachète ses maisons et ses meubles au rythme des saisies. Elle devient ainsi la propriétaire du manoir du Breuil, près d'Équemauville, rachetée à la banque Dexia, mais lui en laisse la jouissance, tout en la coupant du monde. Sagan décline physiquement ne pesant bientôt plus que 48 kilos.

Elle meurt, le 24 septembre 2004, d'une embolie pulmonaire à l'hôpital de Honfleur près de son ancienne résidence d'Équemauville. Elle est inhumée auprès de son frère, de ses parents, de son second mari, Robert Westhoff, et de sa compagne Peggy Roche dans le cimetière du village de Seuzac à quelques kilomètres de Cajarc dans le Lot.

Françoise Sagan et Robert Westhoff partagent le même tombeau ; Peggy Roche repose dans le même tombeau, mais son nom ne figure pas sur la pierre tombale.

En 1998, la romancière avait rédigé son épitaphe : « Sagan, Françoise. Fit son apparition en 1954, avec un mince roman, *Bonjour tristesse*, qui fut un scandale mondial. Sa disparition, après une vie et une œuvre également agréables et bâclées, ne fut un scandale que pour elle-même. »

FICHE VOCABULAIRE : LES NOMS TOUJOURS AU PLURIEL :

Liste de noms qui sont toujours au pluriel :

Accordailles, affres, agissements, aguets, ambages, annales, appas, appointements, archives, armoiries, arrérages, arrhes
Balayures, bésicles, braies, brisées, calendes, complies, condoléances, confins
Décombres, dépens, dommages-intérêts
Ecrouelles, entrailles, environs, épousailles, errements, êtres / âîtres
Fèces, fiançailles, floralies, fonts, frais (en dollars), fringues, frusques, funérailles
Gémonies, gravats
Hardes, honoraires
Ides, impedimenta / impédimenta
Latrines, laudes, limbes (religion catholique), lombes, lupercales
Mamours, mânes, matines, miscellanées, mœurs
Obsèques, ossements
Pandectes, pouilles, prémices, prolégomènes
Relevailles, retrouvailles, rillettes, rillons, rogations
Semailles, sévices
Ténèbres, thermes
Universaux
Vêpres

- **Certains noms : *amour, délice et orgue* deviennent féminins quand on les emploie au pluriel**
Ex : Paul fut **mon** premier **amou**r****.
Mes premières **s** amou**r**s furent romantiques.
- **Certains noms communs changent de sens suivant qu'ils sont au singulier ou au pluriel :**
Ex : La lunette est un instrument d'optique d'approche, pour voir les objets éloignés. Les lunettes composées d'une paire de verres sont prévues pour être placées sur le nez.
- **Certains noms n'ont pas le même sens au masculin et au féminin :**

Exemples de noms ayant les deux genres (ex)

un aigle qui vole / une aigle impériale (enseigne militaire)
un cartouche en art ancien / une cartouche de fusil.
un couple d'amoureux / une couple d'assiettes. (une paire d'assiettes)
un crêpe (tissu léger) ...
un enseigne (officier de la marine) ...
un espace pour mettre un objet. ...
la foudre qui tombe du ciel / un foudre de guerre / un foudre de vin
le solde d'un compte / la solde d'un soldat / être à la solde de quelqu'un
un hymne national, un hymne à l'amour / une hymne latine (chant catholique)